

Ces fruits, destinés à la consommation des indigènes, sont sans doute appropriés à leur goût du bon marché. Je n'en vois pas de beaux; je crois même reconnaître le rebut de ceux que nous avions à bord. Je remarque avec étonnement que le raisin qui est mûr en Espagne l'est à peine ici.

Je rencontre le capitaine Rodriguez qui venait visiter le marché. Il me confirma qu'il avait vendu à des conditions avantageuses toute sa cargaison, sauf le vin, dont on lui donnait bon prix, mais qu'il espérait vendre mieux encore à Alger. Je l'invitai à dîner, et nous rentrâmes à l'hôtel.

On m'y avait conservé une table, toutes les autres étaient occupées. A la plus voisine de la nôtre étaient assis deux personnages à longue barbe dont la figure me frappa. Ils avaient l'air triste et préoccupé; ils parlaient peu et bas. On m'a dit, depuis, que c'étaient des transportés.

A une autre table, trois hommes, de stature athlétique, discourent fort haut: c'étaient des colons-propriétaires venus pour la vente ou l'achat du blé. Leur conversation roulait sur la culture et les produits de leurs terres.

A une troisième table étaient des agents du génie, qui parlaient constructions et fournitures.

Pas un mot de la nouvelle du jour. Elle se rattachait à la politique, or, les conversations politiques sont interdites ici. De même qu'en France, toutes les opinions y sont libres, pourvu qu'elles ne se manifestent pas.

Je fus, comme la veille, servi fort convenablement. Mon convive, qui n'avait jamais été en France et qui ne connaissait d'autre cuisine que celle de son bord ou des posadas, regardait curieusement les plats qu'on mettait sur la table. Deux perdreaux rôtis et fort

bien piqués de lard, excitaient surtout son admiration. C'était pourtant avec une certaine défiance qu'il me laissait remplir son assiette ; mais son hésitation durait peu, et, en le voyant fonctionner, j'ai acquis la preuve que quand les Espagnols trouvent une bonne cuisine, ils ne regrettent pas la mauvaise.

On m'avait servi, la veille, du vin blanc de Cherchell ; je voulus connaître le rouge. Il ne valait pas le blanc ; néanmoins, il n'était pas mauvais, et je suis convaincu qu'avec un peu de soin on arriverait à le faire très-bon. Ce n'était pas l'opinion de mon honnête Rodriguez : il le trouvait détestable. Je fis apporter une bouteille de Bordeaux, Saint-Émilion excellent, il ne le trouva pas meilleur. C'était tout simple, il avait sa cargaison à vendre. M. Josse est de tous les pays.

J'avais encore sur le cœur ce lavage qu'il nommait café, dont il avait voulu me régaler à bord : je fis servir du café à la française. Quant à celui-là, il le trouva bon : il n'en vendait pas.

En me quittant, il me remercia encore de l'avoir tiré de la quarantaine qui, disait-il, aurait mis à l'aumône son équipage. J'ai déjà fait observer que ces quarantaines contre le choléra étaient peu rationnelles. En Espagne, elles avaient été établies de ville à ville par jalousie de clocher. Ici, c'était par une rancune internationale et un échange de mauvais procédés entre la France et l'Espagne. En un mot, la quarantaine était imposée aux Espagnols comme punition de celle qu'ils faisaient subir aux Français. Il en résultait que j'étais en quarantaine en France, en expiation de ce que j'y avais été en Espagne ; ce qu'on peut comparer au procédé d'un médecin qui dirait à son client : « Vous vous prétendiez guéri : c'est possible ; il se peut même que vous n'ayiez jamais été malade, mais n'importe, vous prendrez

de l'émétique, parce que mon confrère vous a fait prendre de l'ipécacuanha. »

Un Espagnol vient me vendre une tête de marbre antique d'un assez bon travail, dont il avait fait un mortier pour piler des oignons. Ce fut cette dernière main-d'œuvre qui me la fit perdre. On rencontre peu d'antiquaires en ce pays, mais les amateurs de soupe à l'oignon y sont fort communs : l'un d'eux me vola ma tête.

Je suis convaincu qu'un collecteur d'antiquités, ayant l'habitude des fouilles, qui étudierait ce sol, y ferait de belles découvertes.

Pour employer ma soirée, je vais courir les rues. Chacun, selon ses moyens, avait, en l'honneur de la grande nouvelle, illuminé sa maison. Il y avait des devises en espagnol, en français, en arabe.

Allant de carrefour en carrefour, car je voulais savoir si la joie publique avait pénétré jusqu'aux chaumières, je me trouvai dans la campagne. Le calme qui y régnait contrastait avec le tumulte de la ville. La journée avait été brûlante et la brise du soir répandait une fraîcheur délicieuse ; le ciel était couvert, et la différence de la lumière d'où je sortais augmentait encore l'obscurité et n'était qu'un charme de plus. Depuis si longtemps je ne m'étais trouvé seul avec moi-même, que j'éprouvais une douceur infinie à cet isolement. Je m'assis sur une pierre, n'entendant d'autre bruit que celui du vent et quelques voix lointaines.

Il y avait une demi-heure que je jouissais de ma solitude, quand mon odorat fut frappé d'un arôme qui se rapprochait de celui du tabac. Je crus me tromper : j'étais à une assez grande distance des habitations. Comme l'odeur se prononçait de plus en plus, je ne pus mettre en doute qu'elle ne provint d'une pipe, d'un narguillet

ou d'un cigarre ; j'en conclus que le vent l'apportait de loin.

Bientôt la fumée narcotique, dont j'avais détourné la tête, sembla sortir d'un autre côté ; alors je regardai autour de moi : le ciel s'étant éclairci, je crus distinguer quelque chose de blanc. L'immobilité parfaite de l'objet me le fit prendre pour un fragment de marbre. A un léger murmure que j'entendis derrière moi, je me retournai ; j'aperçus un autre corps semblable, puis un troisième, et successivement une demi-douzaine. Étonné, je me demandais si j'étais dans un cimetière turc ou au milieu des ruines, et si c'étaient des fûts de colonnes, quand j'en vis un se dresser. Le ciel s'étant couvert de nouveau, tout disparut, mais le parfum qui augmentait sans cesse, me prouva que j'avais singulièrement choisi ma solitude. Dans mon ignorance des usages locaux, je m'étais tout simplement placé au milieu d'un cercle d'Arabes, qui, loin du monde, s'étaient réunis là pour fumer, rêver et ne rien dire, selon l'usage oriental, célébrant ainsi à leur manière la prise de Sébastopol. Nul doute qu'ils ne m'eussent vu et entendu, car les yeux de ces gens-là voient et leurs oreilles entendent là où les nôtres sont impuissants, mais ils n'en avaient pas bougé davantage.

Il en fut de même lorsque je me levai pour partir ; je passai près de l'un d'eux sans qu'il eût l'air de m'apercevoir. Cette rencontre était sans conséquence pour moi, voyageur innocent et qui ne suis ni conspirateur, ni amoureux. J'en ai pourtant tiré la conclusion, qu'en affaire comme dans autre chose, lorsqu'on veut se confier à la solitude, il est bon d'interroger les buissons.

Bientôt je me retrouvai à la lumière des lampions et des transparents. Déjà quelques soldats avaient fêté la victoire à la française : au lieu de se réjouir en silence,

comme mes fumeurs, ils chantaient à tue-tête. L'harmonie était médiocre : la mesure et les musiciens n'allaient pas toujours ensemble, et les oscillations des jambes prouvaient que le vin d'Afrique n'est pas plus ami de l'équilibre que celui de France. Aussi plus d'un chanteur alla-t-il finir son couplet contre une borne.

Pendant le jour, je n'avais aperçu que quelques femmes indigènes ; le soir je n'en vis pas une seule. Il y avait même par les rues fort peu d'Arabes. Les musulmans ne sont pas promeneurs : quand ils marchent, c'est toujours pour aller quelque part ou chercher quelque chose.

La soirée s'avavançait. Je devais partir le lendemain de bonne heure, je repris le chemin de l'hôtel. Tout le monde y était couché, hors un homme de service ; cependant les portes étaient ouvertes. J'appris qu'elles restaient ainsi toute la nuit. Celles des appartements, notamment la mienne, n'ayant pas de serrure, j'en conclus que l'âge d'or régnait encore à ChercHELL.

J'ai dit que l'hôtel était parfaitement disposé contre la chaleur. La température intérieure était rafraîchie par des courants d'air, ingénieusement disposés partout, mais ils avaient, la nuit, leur inconvénient : il était impossible de circuler avec une bougie sans qu'elle s'éteignît, et j'eus grand'peine à parvenir jusqu'à mon appartement.

Cette nuit fut plus calme que la précédente ; néanmoins, elle eut aussi son incident, incident rare dans notre siècle incrédule : *une apparition*, non point totale, car je ne vis qu'un bras et je ne sentis qu'une main, encore ne puis-je pas dire précisément à quel être ils appartenaient ; mais, à la rondeur et à la finesse de la peau, je pencherais pour un bras féminin.

J'étais donc profondément endormi quand je fus réveillé

par quelque chose de doux et de tiède qui se posait sur ma figure, absolument comme le faisait ma bonne, lorsque j'étais petit garçon, pour savoir si je dormais. En raison de la chaleur, j'avais les bras hors du lit; mon premier mouvement fut, ainsi qu'on le pense, de les allonger et de chercher à quoi ou à qui aboutissait l'extrémité que je venais de sentir. Je saisis bien positivement un corps charnu, mais je ne serrai pas assez fort pour qu'il ne me glissât entre les doigts comme eût fait une anguille; j'entendis un léger frôlement, puis ma porte s'agiter, et puis rien.

Je sautai en bas du lit: la porte était entr'ouverte. Je fis le tour de l'appartement: ma valise était à sa place, ma montre faisait sur ma table de nuit son tic-tac ordinaire, et ma bourse gisait à côté. Ce n'était donc pas un voleur. Si c'était une femme, ce ne pouvait être pour moi qu'elle venait, puisqu'elle s'était enfaie. Je présamai que quelque voyageur ou voyageuse, voulant prendre l'air, était sorti dans le corridor; puis, en croyant rentrer dans sa chambre, s'était trompé de porte. A moins pourtant que l'obligeant officier qui m'avait cédé la sienne, eût oublié d'annoncer qu'il couchait dans l'autre.

Cette petite aventure ne me fut pas inutile, car je ne pus me rendormir; je me trouvai donc éveillé à temps pour faire mon paquet, régler mon compte et me rendre à la poste.

La voiture qui devait me conduire à Blidah était le courrier d'Alger, gréé en omnibus. Il pouvait contenir huit personnes dans l'intérieur, et trois à quatre au dehors. Quand j'arrivai, il y avait déjà plus de voyageurs que de places; force était donc de préparer une voiture supplémentaire, ce qui demandait un peu de temps.

Pour prendre patience, j'entrai dans l'auberge voisine

et je demandai du café. Des sous-officiers déjeûnaient à une autre table; ils étaient quatre. Deux pour qui on arrangeait la voiture de suite, allaient joindre leur cantonnement; les autres étaient venus pour leur dire adieu. Les choses se passaient fort paisiblement, quand parut un trouble-fête, disons même deux.

C'étaient deux odalisques, qu'à leur parler je reconnus pour Normandes des environs de Caen ou de Cherbourg, et qui, d'aventure en aventure ou de régiment en régiment, étaient arrivées en Afrique. Si celles-ci n'avaient pas de chevrons, on les leur devait, car elles les avaient bien gagnés: sur leur front martial on lisait plus d'une vicissitude, et à la cicatrice qui parait la joue de l'une, on voyait que l'amour et la guerre avaient passé par là. En somme, c'étaient deux femmes anciennement jolies, mais dont l'accent rappelait la patrie et de qui les formes, vigoureusement accusées, devaient offrir un certain attrait à la sensibilité militaire.

Or, ces dames avaient fait la conquête des partants, et réciproquement. Ces deux ingrats ne les avaient pas prévenues de leur voyage: grand grief, que l'auditoire apprit d'une des survenantes, dont l'éloquence foudroyante se dessina tout d'abord par un coup de poing qu'elle donna sur la table. Il était bien appliqué: les quatre militaires en firent un saut et une tasse de café fut renversée. C'était un terrible poing que celui de cette nymphe normande; la Vénus guerrière et Bellone elle-même n'eussent pas fait mieux.

Le discours fut digne de l'exorde. Il était riche d'images; tous les mots en étaient gros d'indignation.

D'abord abasourdis de cette attaque inattendue, nos quatre héros se regardaient sans mot dire. Mais celui qui était la cause du scandale, le chéri de la dame, crut de son honneur de prendre la défense de ses ca-

marades, collectivement compris dans une épithète peu parlementaire. Se levant donc et lui montrant la porte par un geste digne d'Auguste, il prononça cette simple phrase, dont le laconisme n'exclut pas la clarté : *Fiche-moi le camp*. C'est en style militaire, comme chacun sait, la manière ordinaire d'inviter quelqu'un à se retirer. Il n'y avait donc là rien qui sortît précisément des usages, ni conséquemment qui dût blesser la susceptibilité de la préopinante. Au lieu de tenir compte à son amant de cette modération, elle releva ce terrible poing déjà cité, le balança en arrière, à peu près comme Entelle quand il voulut tuer le taureau, puis étendant les doigts par un reste de sentiment et pour transformer le coup de massue en simple claque, elle allait l'envoyer sur la face de son bien-aimé, quand le conducteur qui, derrière, attendait au comptoir qu'on lui servît le coup de l'étrier, lui retint le bras en disant : « Doucement, petite mère, on ne se caresse pas ici. » La belle se retourna et sa colère fut retombée sur l'intervenant malencontreux, si la vue du fouet qu'il tenait n'eût tempéré son ressentiment.

Quoique la main n'eût pas porté, l'insulte n'en était pas moins flagrante, et une scène très-vive allait s'en suivre, lorsque le conducteur, espèce de colosse, qui était aussi le maître de la maison, dit aux sous-officiers que leur voiture était prête. Ceux-ci, notamment le quasi-battu, voulaient continuer l'explication. Mais faisant approcher la voiture, le maître poussa ou plutôt porta dedans les deux amoureux, ferma la portière et ordonna au cocher de filer en avant; ce qui fut exécuté en dépit des réclamations des deux belles qui se cramponnaient aux roues, qu'elles ne quittèrent qu'au bruit du fouet.

Tout n'était pas fini. Ces nouvelles Ariadnes, moins

résignées que l'ancienne, prenant résolûment leur course, allaient, à pied, suivre les fugitifs, quand les deux restants se joignirent aux gens de la maison pour les y faire rentrer. Alors nos galants soldats, les invitant poliment à s'asseoir, leur offrent les deux tasses encore à demi-pleines et les petits verres que les partants n'avaient pas même eu le temps de toucher. On les but à leur santé, puis on en but deux autres, et je n'avais pas encore achevé mon café que les absents étaient oubliés et les nouveaux couples parfaitement d'accord.

Y avait-il infidélité?—Non.—Ainsi l'aurait décidé une cour d'amour. Elles restaient au corps, et une femme, dans cette position, ne se déshonore que lorsqu'elle change d'arme. On excuse même l'inconstance, quand elle n'oublie que le numéro et qu'elle ne trahit pas l'uniforme.



CHAPITRE XXXVII.

—
 Route de Cherchell à Blidah. — Zurich. — Marengo. — Les camps arabes.
 Les gourbis.

—
 La scène que je viens de raconter se passait à la clarté des lampes et des lanternes : il n'était encore que quatre heures du matin et nous attendions depuis une heure. Enfin, les dépêches étaient arrivées, les effets chargés, il ne restait plus qu'à emballer les voyageurs, ce qui se fit par ordre de numéros : répartition assez indifférente ; dans ces voitures-omnibus toutes les places sont à peu près égales, c'est-à-dire aussi mauvaises les unes que les autres.

La compagnie se composait d'un jeune homme à taille de Patagon et à formes analogues ; fils de colon probablement, car c'est comme cela qu'ils poussent en Afrique.

Venait ensuite un Espagnol à figure vraiment satanique : petit, marchant difficilement, on aurait pu le prendre pour le diable boiteux.

Il formait, par sa laideur, un contraste bien tranché avec deux indigènes à turban, jeunes et beaux tous deux. Je les croyais Turcs, mais l'un était Juif, reconnaissable à son nez ayant bien la coupe de sa race; l'autre était un Maure à la face légèrement bronzée. Ils étaient à peu près vêtus de même et avec une certaine élégance : seulement, le Juif portait des bas, et le Maure n'en avait pas. Depuis que les Israélites algériens jouissent des droits civils, ils sont devenus tout autres ; ils étaient renommés pour leur saleté, mais elle n'était souvent qu'un masque pour cacher leurs richesses. Aujourd'hui qu'ils ne craignent plus qu'on les en dépouille, ils aiment assez, surtout leurs femmes, à les laisser deviner.

Un homme de moyen âge, à la tournure magistrale, était à côté du Maure. C'est un médecin : il habite Blidah.

Pour compléter la voiture, il nous restait à prendre deux voyageurs. Elle s'arrêta devant une maison placée hors de la ville, et je reconnus ce même jardin que j'avais admiré la veille. Je sus ainsi que ces derniers venus étaient M. Boquet, sous-intendant militaire, et sa fille.

Notre équipage est traîné par quatre vigoureux chevaux du pays : ceux de France perdent ici leur vigueur et dépérissent. Nous marchons très-bien et ne tardons pas à rejoindre notre conserve. Les deux sous-officiers paraissent consolés de leur mésaventure. Fiers de courir en cabriolet, ils voulaient à peine nous céder le pas, à nous courrier des dépêches. On les fait passer derrière.

Nous rencontrons de nombreux Bédouins, à cheval, à mulet, à âne, à chameau, voyageant par groupes, ou chassant devant eux leurs troupeaux.

Quelques-uns cheminent isolément, ayant leur femme et parfois un enfant sur le devant de la selle ; ils les

soutiennent d'un bras, en tenant la bride de l'autre.

Un convoi d'Arabes, conduisant des chariots, croise notre voiture, qui s'accroche à l'un d'eux. Notre postillon, selon l'usage de tous les postillons chrétiens, s'en prend au bon Dieu d'abord; puis il en vient au charretier qui ne dit rien: ce qui exaspère encore l'automédon, qui lui applique un coup de fouet; l'autre le reçoit sans s'émouvoir davantage. Si j'avais eu ici une autorité quelconque, j'aurais puni le postillon. Des voies de fait de cette espèce, il résulte des haines; des haines naissent les meurtres, et de ceux-ci la guerre. Ainsi le coup de fouet d'un brutal a quelquefois causé le soulèvement d'une province et la mort de milliers d'hommes.

Je le dis à regret, ce n'est pas le seul exemple de sévices sur les indigènes dont le hasard m'ait rendu témoin. Le lendemain, étant sur la place de Blidah, je vis, jouant ensemble, plusieurs enfants maures et arabes. Un petit garçon français, de sept à huit ans, conduit par un domestique, passa au milieu des joueurs, et comme ils ne se dérangeaient pas assez vite, il les frappa à coups de pied et à coups de poing, sans que son conducteur y mît obstacle. Assurément cet enfant ne se fût pas conduit ainsi en France, car il n'eût pas ignoré que les battus lui eussent rendu ses coups. Ici, il savait bien qu'on ne l'oserait pas.

En effet, les jeunes indigènes, cessant leurs jeux, s'éloignèrent sans se plaindre. Ses parents lui avaient donc dit qu'il était d'une autre espèce que ces étrangers, qu'il avait des droits sur eux, enfin qu'il était, lui, fils d'un vainqueur, eux, les enfants des vaincus. N'en déplaise à ces parents, je leur ferai observer, notamment s'ils sont administrateurs, qu'en parlant ainsi ils servent très-mal leur pays, et pas mieux leurs en-

fants. Celui qui sème les coups en récolte. Est-ce avec de pareils enseignements qu'on pacifiera l'Algérie, qu'on la colonisera?—C'est une sottise de l'enfant, dira-t-on.—C'est celle du père répondrai-je. Un sot, s'il est au pouvoir, est plus à craindre que deux méchants.

A notre droite se montre un aquéduc romain. Ce pays est couvert de ruines. Combien de populations s'y sont succédé depuis Rome, et combien avaient précédé Rome? Les traces de l'occupation romaine ont seules survécu. Rome se croyait pour toujours la reine du monde, elle construisait en conséquence. Nous avons fait comme elle, lorsque, nous aussi, nous étions les maîtres.

La route où nous sommes suit le pied du petit Atlas, qui n'est qu'une ramification du grand. Nous y apercevons quelques établissements agricoles : des fermes, des vergers. A gauche, nous avons la mer.

La nuit a tout-à-fait disparu. A cinq heures, nous sommes à Zurich, joli bourg entouré de jardins, que domine la montagne couverte de buissons d'une verdure sombre.

Le chemin offre ici une animation que je n'avais pas vue en Espagne. Entre un pays et l'autre, il y a toute la différence d'une chose qui naît à une chose qui meurt. L'Afrique française sort de la barbarie, l'Espagne y retourne ; nous rendons aux Maures d'Afrique ce qu'ils nous avaient donné : *la civilisation*. Depuis leur expulsion, cette Espagne et les Maures eux-mêmes ont toujours été en décroissant. Qui peut dire où en serait aujourd'hui la civilisation arabe et la prospérité de la Péninsule si les deux peuples avaient pu s'entendre, et qu'on eût fait pour leur instruction et leur moralisation ce qu'on a fait pour les abrutir? A quoi donc ont servi tant d'exils, tant de bûchers, tant d'échafauds? Il est cruel de penser que l'Espagne chrétienne a été inférieure à

l'Espagne païenne, puis à l'Espagne musulmane, même à l'Espagne napoléonienne et philosophe. Faut-il en accuser le christianisme? Non, mais les passions des hommes et une fatalité qui, depuis des siècles, ne lui a donné que des souverains corrompus ou inintelligents. Malheur au pays dont la prospérité repose moins sur les institutions que sur le caractère des individus: les hommes changent, les institutions restent.

Cette prospérité croissante de l'Algérie n'est pas de vieille date; on y a tâtonné longtemps, et on a perdu vingt ans à se demander ce qu'on y ferait. Il est des gens qui ont écrit des volumes pour prouver qu'on devait la rendre aux Barbaresques; ils regrettaient la piraterie et les marchés d'esclaves: on ne peut pas disputer des goûts. Ce n'est que depuis cinq à six ans qu'on s'est enfin franchement décidé à conserver la colonie et à y faire autre chose que des razzias et la chasse aux Arabes. On a reconnu qu'il valait mieux les utiliser vivants que de les compter morts. C'est le général Bugeaud qui, le premier, s'est aperçu de cela; mais c'était un habile arithméticien, chose rare parmi les gens de guerre, et pas très-commune parmi ceux de plume.

Quoiqu'il en soit, ces cinq à six ans d'administration meilleure ou moins vacillante ont fait merveille, et l'on peut prévoir à quel point de prospérité l'Algérie sera dans un quart de siècle. Elle contribuera alors à celle de la mère-patrie, en lui donnant un débouché pour l'exubérance de sa population, première cause de ses révolutions.

Par un concours heureux de circonstances, la race européenne ne dégénère pas en Afrique. Les premiers colons ont souffert, mais la faute en était moins au climat qu'à leur ignorance des lieux et du régime qu'il faut y suivre. Aujourd'hui l'aspect de ces colons et de

leurs enfants fait assez connaître que ce ciel leur est prospère. On les distingue au milieu de leurs domestiques espagnols ou arabes, à leur air de bien-être, à leurs formes robustes, à leur tête haute; et pourtant ils partagent les mêmes travaux; comme eux, on les voit conduisant des chariots ou chassant devant eux des troupeaux, et s'il y a un effort à faire ou un danger à courir, c'est la part qu'ils choisissent.

Nous voici à Marengo, qui, de même que Zurich, est d'origine nouvelle. Tout ici annonce une population industrielle, et les abords de la route que nous suivons sont plus ou moins cultivés.

Tout-à-coup, je vois surgir devant moi le Tombeau de la Chrétienne que, durant bien des heures, à bord du *San-Antonio*, j'avais suivi des yeux, désespérant de toucher jamais cette terre qu'il dominait. Ce sont les Arabes qui l'ont nommé ainsi, car c'est la traduction littérale des mots *Gobo-el-Roumyed* par lesquels ils le désignaient, que nous avons adoptée.

Quelle est la chrétienne qui a été enterrée là? Y a-t-il même jamais eu de sépulture à cette place? C'est ce qu'il est très-permis de demander. M. Boquet, qui a visité ce monument, me dit que c'est un énorme pâtre de pierre. Qui l'a construit? Dans quel siècle le fut-il? Quelle fut sa destination primitive? C'est ce que le docteur lui-même, homme instruit et qui habite le pays depuis longtemps, n'a pu me dire.

Tombeau, forteresse, temple ou palais, il est certain que l'intention du fondateur a été de montrer son ouvrage, car de la terre comme de la mer, on l'aperçoit d'une distance considérable. Il en est de même du tombeau de Trajan, sur le Danube, il semble qu'il vous suive.

Cette route de l'Algérie est si connue, que ce que

j'en pourrais dire ne serait que des redites. D'ailleurs, partout de nouveaux travaux se préparent, et la description que je donnerais aujourd'hui ne serait plus celle du lendemain.

C'est peut-être ce motif qui a empêché de faire une carte routière et un livre descriptif du pays. S'il y en a, je ne les connais pas. Le guide que j'ai sous les yeux a fait son temps. N'apprenant donc les noms de lieux que par mes compagnons de voyage, qui, Juif, Maure, Espagnol et Français, les prononcent chacun à sa manière, je serais fort exposé, en les écrivant, à les estropier. Il vaut mieux ne rien dire que de dire mal. D'ailleurs, mon récit n'est pas plus géographique que scientifique, je rapporte ce que je sais et j'en raisonne comme je puis. Si, de même que le Petit-Poucet, je jette des pois sur la route, c'est dans l'espoir qu'ils y pousseront, et qu'en aidant les voyageurs futurs à s'y reconnaître, ils les engageront à en semer d'autres.

A onze heures, nous passons le Oudjer, rivière.

Nous traversons un village abandonné, c'est celui qui avait été construit pour les transportés. La position qu'on avait cru saine ne l'était pas : il en mourait beaucoup. On envoya les autres ailleurs. Les maisons désertes tombent en ruines. L'aspect de ce lieu est fort triste et contraste avec la campagne qui précède.

De loin à loin, nous apercevons, dans la montagne, des gourbis ou campements arabes.

Dans ces vastes plaines qui, ici, ne sont pas toutes cultivées, les yeux s'arrêtent souvent sur une plante pyramidale de deux à trois pieds de haut et d'un bizarre aspect : c'est le scille maritime.

La voiture se trouve engagée au milieu d'un nombreux détachement d'Arabes, montés sur de beaux chevaux ou sur des mulets. Un cheik, couvert d'un burnous rouge,

conduit cette petite caravane. Le bruit du courrier effraye les chevaux; un des mulets se cabre et roule, avec l'Arabe qui le monte, dans le fossé qui borde la route. Je crains qu'il ne soit grièvement blessé.

Les plaines que nous traversons sont celles de Mitidja, terre fertile, mais où manquent encore des bras. Pourquoi les Allemands qui vont chercher fortune en Amérique, sans toujours la trouver, ne viennent-ils pas ici?— Sans doute parce que nous ne savons pas les y attirer ou que nous nous y prenons mal pour les y retenir. Nous les effrayons par mille et mille formalités qu'ils redoutent plus que le scalpel des Indiens; au lieu de rencontrer des hôtes qui les aident, ils trouvent des commis qui les arrêtent, et leur pioche se rouille dans l'encre avant qu'il leur soit permis d'en user.

Je faisais ces réflexions à la vue des champs incultes où l'abondance et la vigueur de l'herbe annonçaient une terre excellente; mais nous arrivâmes devant une belle plantation de coton, qui conduisait à un plus beau champ de tabac: ceci dissipa ma mauvaise humeur.

Nous rencontrons un camp de soldats de ligne; c'est, si je lis bien le numéro, le 65^e régiment. Les tentes sont placées dans un taillis; aucune habitation n'est en vue. C'est un lieu sauvage. A quoi peut-on y passer le temps? pas de livres, pas de cabarets, pas de demoiselles: on n'a pas même la distraction des grandes manœuvres, des revues et de la salle de police. Quant aux coups de fusil, il n'y faut pas songer: il n'y a pas plus d'ennemis au petit Atlas qu'au bois de Romainville. Mais il y a du gibier, ne pourrait-on pas chasser?— Non, c'est défendu.— Pêcher?— La rivière n'a plus de poisson.— Reste la lecture de la théorie et l'école de peloton.— Triste ressource pour de vieux soldats!— Enfin, on a trouvé un moyen, je ne dirai

pas de plaisir, mais de diversion à l'ennui : c'est la réparation d'un chemin qui, fort à propos, est venu à s'enfoncer. Nos braves le relèvent et y portent des cailloux ; c'est moins maussade que de ne rien faire ; c'est aussi plus sain. Avant qu'on eût eu l'idée de leur donner ce travail, il y avait bien des malades dans la petite garnison, maintenant il n'y en a plus. L'oisiveté est la mère de tous les vices, a-t-on dit ; elle l'est aussi de bien des souffrances. Il meurt presque autant de gens d'oisiveté que de fatigue ; c'est l'oisiveté qui amène la moitié des suicides et des maladies mentales. Sans doute, un homme laborieux peut devenir fou ou désespéré, mais c'est rare : la peur de manquer nous préserve du désir de mourir.

Ce n'est pas sans motif qu'on procède à cette réparation : elle était nécessaire. Le chemin, très-beau jusqu'en cet endroit, est devenu un véritable casse-cou. Il y a un mois environ qu'une pluie torrentielle, ou de celles qui tombent ici quand il en tombe, a fait le mal. Par prudence, le conducteur nous conseille de quitter la voiture, ce que chacun s'empresse de faire.

Nous y rentrons bientôt pour traverser plusieurs ruisseaux qui attendent encore leur pont. Cette eau fraîche et limpide invite à boire et à se baigner, invitation perfide, nous dit l'intendant ; si on y cède, la fièvre en est la suite.

A midi, nous sommes à Bousara. Non loin de là, dans la montagne, sont des mines, et, du même côté, une grotte, qu'on dit remarquable par l'abondance et la beauté de ses stalactites.

Nous traversons l'Oued-el-Kébir, rivière que nous retrouverons à Blidah.

Nous arrivons au village de la Chiffa, qui a pris son nom de la rivière. Là s'élève une belle plantation. Nous

passons la Chiffa. Sur ses bords sont campés des Arabes avec leurs troupeaux de chevaux, de moutons, de vaches; celles-ci sont d'une petite espèce et me semblent bien inférieures aux nôtres.

J'aime à considérer ces Arabes dans leurs fonctions pastorales, je crois lire une page de la Bible. C'est un grand sujet de réflexions que ce peuple restant le même depuis trente siècles. Tout change sur la terre, excepté l'homme: il tourne sans cesse dans un même cercle. Des peuples ont disparu ou se sont confondus dans d'autres, mais ceux qui subsistent et des plus anciens, les Chinois, les Indiens, les Juifs, les Arabes, etc., sont demeurés ce que la tradition et l'histoire nous les montrent. Le changement de religion même n'a pu changer leurs habitudes, leurs mœurs, leurs vices ou leurs vertus. Qu'en conclure? — C'est que s'ils ne disparaissent pas à leur tour, car il est, chez les hommes comme chez les animaux, des types qui se perdent, nos neveux et arrière-neveux les retrouveront juste au point où nous les avons trouvés.

Cette immobilité de certains peuples doit-elle empêcher ceux qui marchent de porter chez eux la lumière? — Non, parce que chez eux comme chez nous il y aura toujours des yeux qui la verront et qui la feront voir à d'autres. La véritable civilisation ou la suprématie de la raison peut donc pénétrer partout, s'y maintenir et s'y étendre, et même par instant y dominer. Néanmoins, elle n'y sera de longtemps le partage que du petit nombre. L'homme est encore trop imparfait pour qu'on puisse espérer voir s'élever sur la terre un peuple de sages; l'enfance perpétuelle, l'enfance à vie est le lot de la foule. Sans doute, de cette foule un homme surgit de loin à loin, mais c'est le papillon qui s'échappe du nid où pourrissent cent mille chenilles, et longtemps encore il sera l'exception.

C'est cette exception qu'il s'agit d'étendre, en faisant en sorte que le papillon ne reste pas enseveli sous la masse des chenilles, toujours prêtes à lui briser les ailes.

Si vous voulez qu'il les déploie, donnez-lui donc de l'espace et de l'air. Le génie ne naît qu'avec la liberté. Offrez à tous la lumière, mais ensuite sachez distinguer ceux qui ouvrent les yeux de ceux qui les ferment, et, dans aucun cas, ne vous laissez guider par les aveugles.

Me voilà encore une fois retombé dans mes rêveries; je me suis levé trop matin et je dors debout. Ne faisons pas dormir les autres et revenons à notre voyage. Voici un bras desséché de l'Oued-el-Kébir; puis une belle plantation de tabac et quelques oliviers; malheureusement, ils sont rares. Ce sont les arbres qui manquent ici; je ne vois pas un seul palmier. Je ne compte pas comme tels ces palmiers nains, sorte de mauvaise herbe qui montre sa petite tête jusque dans les ornières du chemin, et dont j'aurai occasion de reparler.

Nous passons devant un village arabe établi au bord d'un ruisseau, village nomade comme ses habitants qui le transportent ailleurs quand les pâturages sont épuisés ou que la position ne leur plaît plus. Celui-ci se composait de gourbis et de tentes. Les tentes sont en feutre et diffèrent peu des nôtres. Les gourbis sont de grandes baraques en paille. Dans celles qui sont ouvertes, je vois des Arabes assis et tissant ou raccommodant des couvertes; d'autres sont étendus sur des nattes et dorment.

Leur manière de clore le seul côté ouvert de ces gourbis, dont la forme ressemble à nos granges villageoises, m'a paru curieuse. Ils y suspendent une masse de ces roseaux que nous nommons cannes, en les laissant dans leur longueur et garnis de toutes leurs feuilles. Ainsi étendus, ils descendent jusqu'à terre. On n'en réunit

pas les extrémités inférieures ; il en résulte qu'ils n'arrêtent point la circulation de l'air, et que, balancés par le vent, ils font, pour ceux qui sont dans le gourbis, l'effet d'un vaste éventail rafraîchissant constamment la température. Quoique simple et rustique, ce mode de ventilation n'en est pas plus mauvais : il date probablement d'Abraham.

On nous montre une levée de terre précédée d'un fossé, sorte de fortification, qui s'étend du pied de l'Atlas à la mer. Elle n'était bonne qu'à arrêter la cavalerie. On nomme ce rempart : l'Obstacle continu ; il fut construit pour contenir les Arabes. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un souvenir. Il en est de même des portes à meurtrières que l'on voit à l'entrée des bourgs et des villages.

Nous rencontrons d'autres détachements du 65^e régiment, travaillant aussi à la route. Ils ont pour auxiliaires des Arabes.

Les tentes de nos soldats sont établies sur le même système que celles des Bédouins, et j'aurais pu prendre les unes pour les autres. Ici, on se plaint de la fièvre. Elle vient souvent de l'imprudencé des soldats qui, pour dormir plus à l'aise, se déshabillent entièrement. Comme les nuits sont fraîches, ce passage d'une chaleur extrême à un froid piquant, amène des maladies. Son vêtement de laine que l'Arabe ne quitte jamais, est parfaitement calculé contre les vicissitudes de la température.



CHAPITRE XXXVIII.

Suite de la route de Cherchell à Blidah — Blidah.

Nous nous arrêtons pour déjeuner dans un hameau dont j'ai oublié le nom. Nous trouvons dans l'auberge, attendant la voiture, une jeune femme française avec son petit enfant et son mari, sous-officier des douanes. C'est un jeune homme bien tourné, il se nomme Bernard ; sa femme a une figure intéressante et même distinguée. Le mari, la femme et l'enfant pris de la fièvre sortent de l'hôpital ; la pauvre jeune femme a, en outre, une ophthalmie. D'après ce qu'elle nous dit, le poste que commandait son mari, placé entre la montagne et la mer, était complètement isolé ; il se composait de quatre maisons, la sienne comprise, en tout quinze habitants. Il n'y avait d'autre eau que celle d'un étang. Elle ajoutait que cette eau n'était pas trop mauvaise au goût, mais qu'elle était remplie de vers rouges qui la rendaient peu ragoûtante. C'était cette boisson qui leur avait donné la fièvre

Depuis deux ans elle habitait ce lieu, ne voyant d'êtres humains que quelques Bédouins et les officiers en inspection; cependant, ajoutait-elle, on ne s'y ennuyait pas trop, et le temps ne lui parut long que lorsqu'elle a su qu'elle devait aller ailleurs. Accablée de souffrances et presque aveugle, elle se disait bien heureuse : son mari était nommé à Alger, où elle se retrouverait dans sa famille. Je n'ai jamais vu tant de courage et de résignation. Dans son état normal, elle devait être charmante, car, malgré sa fièvre et son ophtalmie, elle était encore bien. On ne saurait exprimer avec quelle douceur elle disait à l'intendant, qui l'avait vue chez ses parents : « Vous devez me trouver bien changée? » Agée de vingt-deux ans au plus, il est à croire que l'air d'Alger la rétablira.

La vie doit être peu chère ici : on nous sert quatre plats de viande, un de poisson, du vin passable et à discrétion, des fruits, le tout pour un franc cinquante centimes par tête. Dans la plus mauvaise posada espagnole, on aurait, de ce déjeuner, demandé trois francs.

Une partie de nos voyageurs nous quitte, ce qui laisse une place pour la jeune mère et son enfant. Le mari se met dans l'autre voiture à la place d'un des sous-officiers; celui qui reste est chargé de conduire, mission dont il n'est pas peu fier si l'on en juge à la manière dont il fait claquer son fouet. Il ne s'en tirait pas mal, mais l'ambition perd les hommes : il voulut bientôt en savoir plus que le postillon de notre voiture et il se met à l'apostropher en lui disant qu'il n'allait pas. Le postillon ne tenant compte de ses observations, notre sous-officier prétend passer devant, et il manque de verser dans une fondrière, au grand effroi de la jeune femme qui crut son mari tué. Le courrier alors se fâcha, et retirant le fouet à l'étourdi Phaéthon, il